P.o.germ.
1320
ag

germ 1320 ag/5 Schneider

Simoneau's Todenfeier

von

Eulogius Schneider.

Im vierten Jahre der Freiheit.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

Lasset uns der Wehmuth Thräne weinen
Auf das Grab des edlen Simoneau!
Weil er starb, als Hirte, für die Seinen,
Weil er nicht, als feiger Miethling, floh.

* * *

Weil er nur für seine Brüder lebte;
Weil er stand im Sturme der Gefahr;
Weil er vor dem Tode selbst nicht bebte;
Weil er treu dem Bürgereide war.

* * *

Keiner lebte noch im Frankenreiche,
Keiner starb so tugendhaft, wie Er.
Ach! daß ihm an Bürgersinne gleiche
Jeder Volksbeamte, jeder Pr[illegible]!

Bayerische Staatsbibliothek München

Er versuchte nicht, das Volk zu blenden
Durch Betrug, und falscher Andacht Schein,
Und das fromme Christenmal zu schänden,
Um bewundert, und gewählt zu sein.

* * *

Er verlangte nicht von seinen Söhnen,
Das zu glauben, was ihm Thorheit schien;
Führte nicht, um einem Hof zu fröhnen,
Heuchlend sie zu fremden Priestern hin.

* * *

Simoneau ernährte sich vom Fette,
Von dem Mark der guten Bürger nicht:
Er bewahrte keusch sein Ehebette,
That als Mann, und Vater seine Pflicht.

* * *

Scham und Würde stand auf seiner Stirne,
Er vermied das Laster, wie die Pest:
Er begieng mit keiner feilen Dirne
Ein entehrendes Bachantenfest.

* * *

Er beherrschte nicht des Volkes Wahlen,
Er betrog den schlichten Landmann nicht;
Sagte nicht bei Gläsern und Pokalen:
„Bürger schreibt, was euer Sultan spricht!„

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Andre mochten vor Ministern knieen,
Mochten küssen eines Prinzen Hand!
Er verkaufte nie den Thuillerien
Sein Gewissen, und sein Vaterland.

* * *

Er verfolgte nie die Freiheitswächter,
Trennte brüderliche Bande nie;
Aber ward auch Niemand zum Gelächter,
Da er wieder um Versöhnung schrie.

* * *

Ließ er je den Mann in Ketten schmachten,
Der den Schleier von dem Laster zog?
Haßt' er jene, die für Freiheit wachten?
Liebt' er den, der Freiheitsliebe log?

* * *

Ließ er ungeahndet das Verbrechen?
Zog ihn je das Laster in das Netz?
Ließ er Hohn dem Vaterlande sprechen?
Seine Gottheit, hieß sie nicht: Gesetz?

* * *

Ach! er starb an ihrem Hochaltare,
Ach! er gab sich selbst zum Opfer hin!
Sehet dort, den Edlen auf der Bahre,
Sehet, und benetzt mit Thränen ihn!

Pflanzt um seine Stätte, Frankensöhne,
Einen Lorbeer- und Cypressenhain;
Und es stimme jede sanfte Schöne
In die dumpfe Todesfeier ein.

* * *

Bürgerinnen, führet eure Kleinen
In den Hain, der unsern Helden ehrt!
Wenn sie dann bei seinem Namen weinen,
Freuet euch! sie sind der Freiheit wehrt.

Strasburg,
zu haben bei Johann Friedrich Simon,
und dessen Kommissionairen.

PARODIE
DE L'HYMNE DES MARSEILLAIS.

Air connu.

ALLONS, enfans de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie,
L'étendard envain s'est levé, (*bis*)
Voyez-vous loin de nos campagnes
S'enfuir ces féroces soldats,
Qui venoient jusques dans nos bras
Egorger nos fils, nos campagnes;
Nos armes, citoyens, ont triomphé des rois,
Veillons (*bis*) sans nous lasser, au maintien de nos droits.

Envain cette horde d'esclaves
De rois contre nous conjurés,
Nous forgeoient d'ignobles entraves,
Pour jamais nos fers sont brisés. (*bis*)
Mais qu'il succombe sous la rage
Qu'en nos coeurs il doit exciter
Quiconque osera méditer
De rétablir notre esclavage,
Nos armes, citoyens, &c.

Quoi! ces cohortes étrangères,
N'ont pu dompter nos fiers guerriers,
Et des factieux mercenaires
Feroient la loi dans nos foyers? (*bis*)
Quoi! par eux, nos mains enchaînées
A leur joug se façonneroient,
De vils intrigans deviendroient
Les maîtres de nos destinées.
Nos armes, citoyens, etc.

Tremblez agitateurs perfides,
Tremblez, les tyrans sont proscrits.
Tous vos projets liberticides,
Vont bientôt recevoir leur prix; (*bis*)
Tout s'arme ici pour vous abatre,
S'ils faut périr dans nos travaux,
Nos enfans seront des héros
Comme nous prêts à vous combattre.
Nos armes, citoyens, &c.

A TOUS LES FRANÇAIS.

Français, qu'un même voeu rassemble,
Pour être heureux, soyons unis;
Ne formons tous qu'un grand ensemble;
Notre salut en est le prix; (*bis*)
Que de la République entière,
Chacun de nous soit le soutien:
Dans tous voyons le citoyen,
Et dans le citoyen, un frère.
Nos armes, citoyens, &c.

Amour sacré de la patrie,
Remplis désormais tous les coeurs.
Liberté, liberté cherie,
Vois en nous tes adorateurs; (*bis*)
A ta voix lorsque la victoire,
Couronne nos premiers exploits.
Ah! fais qu'à rétablir les loix,
Tout bon français mette sa gloire.
Nos armes, citoyens, ont triomphé des rois,
Veillons (*bis*) sans nous lasser, au maintien
de nos droits.

L'ÉGALITÉ, LA LIBERTÉ OU LA MORT.

AIR: *Aussi-tôt que la lumière.*

Lorsqu'au gré de son caprice
Un tyran menait l'état,
Pour soutenir l'injustice,
Il nous forçait au combat;
Quand notre sang, aux batailles,
Avait coulé pour les rois,
Seuls ils cueilloient à Versailles
Le fruit de tous nos exploits.

Après un long esclavage,
L'homme a reconquis ses droits,
Et, maître de son courage,
S'il se bat, c'est pour les loix
S'il survit à la victoire,
Le laurier attend son front,
S'il meurt aux champs de la gloire,
Il revit au Panthéon.

D'une si haute espérance,
Quand nos coeurs sont enivrés,
Que pourraient contre la France
Tous les trônes conjurés?
Rions de qui s'intimide
Du retour de nos tyrans;
Le patriote intrépide
N'a pas peur des revenans.

Belges dont la main défriche
Les champs de la liberté,
Aux yeux de l'aveugle Autriche,
Faites briller sa clarté,
Et que l'aigle germanique,
Lâchant son double hochet,
Pour sceptre porte une pique,
Et pour couronne un bonnet.

Sots enfans de l'Italie
Qu'un prêtre tient dans ses mains,
L'ombre de Brutus vous crie
De redevenir romains;
Allez, arrachant l'étole
De votre sacré tyran,
Rétablir le Capitole
Des débris du Vatican.

Sortez d'une nuit profonde,
Peuples esclaves des rois;
La France aux deux bouts du monde
Vient de proclamer vos droits;
Brisez vos vieilles idoles
Et leur culte détesté,
Et plantons sur les deux poles
L'arbre de la liberté.

Imprimé à LANDAU, chèz les Citoyens
GLOECKNER & BIRNBAUM.

COUPLETS

En l'honneur des Citoyens de Lille et de Thionville.

THIONVILLE, place illustrée,
Combien de toi l'on parlera!
Tu seras la cité sacrée,
Que tout Français visitera; *bis.*
Que de lauriers et que d'hommages
Mérite ta fidélité;
L'exemple de ta fermeté,
Fera dire dans tous les âges:
Aux armes, Citoyens,
Formez vos bataillons;
Marchons, marchons,
Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Dans l'accord qui se fait entendre,
N'oublions pas, frères, amis,
Ce fameux rempart de la Flandre,
L'écueil de nos vils ennemis; *bis.*

L'airain détruit, mais la victoire
Ne couronne point des brigands:
Le Lillois dans ses mûrs fumans,
S'écrie en contemplant sa gloire:
Aux armes, etc.

Dans notre ardeur patriotique,
Chantons, célébrons à jamais
Ces deux clefs de la République,
Éternisant le nom Français, *bis.*
Ces tyrans que notre ame abhorre,
Sans elles nous donnoient des fers;
Tandis qu'aux yeux de l'univers,
Par elles nous crions encore:
Aux armes, etc.

Oui, du joug de la tyrannie,
Un dieu vengeur nous a sauvés;
Oui, du bonheur de la patrie,
Enfin ce jour est arrivé: *bis*
Tout peuple fatigué d'un maître,
Si l'énergie est dans son cœur,
Pour se voir libre du malheur
N'a qu'à s'écrier, s'il veut l'être:
Aux armes, etc.

CHANSON NOUVELLE.

CITOYENS, c'est pour votre gloire;
Que je vous vois tous réunis;
Vous illustrez votre mémoire,
En combattant vos ennemis: *bis.*
Ces vils despotes de la terre
Seront trompés dans leurs projets;
Voyant un million de Français,
Ils rentreront dans la poussière.
Courage, ça ira,
Le sort en jetté,
Il faut, il faut,
Vivre ou mourir pour notre liberté.

Oui, tout surpasse la nature
Chez nos preux et braves guerriers;
Un époux quitte sans murmure,
Sa femme, ses fils, ses foyers: *bis.*
Voyez une tendre mère,
Sans pleurer quitter son enfant,
L'amante perdre son amant,
Et la sœur animer son frère.
Courage, ça ira, etc.

Une pareille intelligence
Va faire trembler les tyrans,
Et rabattre un peu l'insolence
De Brunswick et de ses agens : *bis.*
Voici le jour de la vengeance ;
Envain ils croyent l'emporter :
Rien ne pourra nous résister,
Il est un dieu pour l'innocence.
Courage, ça ira, etc.

LA LIBERTÉ

ODE.

QUEL est ce monstre plein de rage,
Qui traînant des fers détestés,
Pour nous apporter l'esclavage,
Vomit le feu sur nos cités?
Je l'entends mugir, il s'avance
Il ose ménager la France:
Croit-il étonner sa fierté?
Croit-il, par l'horreur qu'il inspire,
Semer l'effroi dans un empire
Qui combat pour la Liberté?

En vain, dans ta course rapide,
Des traîtres servent des efforts;
En vain Longwy devient perfide,
Verdun en vain t'ouvre ses forts:
Arrête, tremble pour toi; tremble!
La France, libre enfin, rassemble
Ses braves soldats dispersés:
Remplis d'une sainte furie,
Tous volent venger leur patrie
Sur tes bataillons enfoncés.

Mais que vois-je? quelle merveille
Attire au ciel tous les regards?
Quel accent frappe mon oreille?

Quels feux brillent de toutes parts?
Leur éclat dissipe la nue :
Le ciel, entr'ouvert à ma vue
Présente une divinité :
Elle s'affiet sur un nuage ;
A son air mâle, à son courage,
Je reconnais la Liberté.

Près d'elle je vois l'Espérance;
Je vois Thémis à ses côtés;
Ses yeux s'arrêtent sur la France :
Mortels! elle parle, écoutez :
„ D'Athène et de Rome bannie,
„ Jadis, pour fuir la tyrannie,
„ J'adoptai le séjour de Dieux :
„ Français, pour vous je veux descendre,
„ A vos désirs je dois me rendre;
„ Soyez libres, soyez heureux.

„ Toujours unis et redoutables,
„ Souverains soumis à la loi,
„ Vous serez toujours indomptables ;
„ Français, vous combattez pour moi :
„ Vous ferez, aux deux bouts du monde,
„ Briller ma lumière féconde.
„ Des cœurs vous serez conquérans.
„ Affranchis du joug d'un seul homme,
„ Imitez les vertus de Rome :
„ Vous serez l'effroi des tyrans.

La déesse, dans le nuage,
Se dérobe à l'œil qui la suit;
A sa voix, fremissant de rage
Le monstre recule et s'enfuit.
Quittez vos marques de tristesse,
Reprennez vos chants d'allegresse,
Citoyens, vos maux sont passés:
Le ciel, à vos souhaits propice,
Des rois a puni l'injustice,
Et leurs trônes sont renversés.

O toi, qui des faits mémorables
Nous retraces le souvenir;
Muse, tes illustres coupables
Cesse de nous entretenir:
Trempe tes pinceaux dans la source
Du fleuve, qui voit dans sa course,
Les Français libres, triomphans:
Descend pour tracer leur histoire;
Instruits l'univers de leur gloire;
Il écrasera ses tyrans.

Déja le despote homicide,
Craignant le hasard des combats,
S'éloigne, et sa horde perfide,
En fuyant, purge nos états.
Déjà la rivale du Tibre,
La Seine, glorieuse et libre,
Eteint le feu des factions;

Seule maîtreſſe de la terre,
Rome, en leur déclarant la guerre,
Faiſait trembler les nations.

Bientôt le laboureur tranquille,
Reprenant ſes premiers travaux,
Dans son champ devenu fertile,
Goûtera des plaiſirs nouveaux.
De ſes maux perdant la mémoire,
Le guerrier content de ſa gloire,
Jouira d'un calme aſſuré;
De la Liberté, ſur le trône,
Tout français, enfant de Bellone,
Adorera le nom sacré.

Rome, à la Liberté fidelle,
Pour elle jura de mourir;
La France, en le jurant comme elle;
A dédaigné de conquérir.
De Rome imitons la constance;
On verra bientôt naître en France
Et les Catons et les Brutus;
Mais toujours en proie aux alarmes.
Les Romains régnaient par les armes,
Nous règnerons par les vertus.

Par le C. DELRIEU.

REDDITION
DE LA VILLE DE LYON.

Air : De la Carmagnole.

LES Lyonnais nous ſont rendus, bis.
Les muſcadins ſont abbattus ; bis.
Ces crapeauds du marais
Sont pris dans nos filets ;
Vive la république
Et la leçon bis.
De Lyon.

Les muſcadins s'étoient promis bis.
De reſſuſciter gros Louis ; bis.
Pour les déſabuſer,
Faut les capétiſer ;
Vive &c.

Et tous ces tartufes mitrés, bis.
Ces bons amis des émigrés, bis.
Iront, comme Denis,
Sans tête, en paradis.
Vive &c.

C'eſt ainſi que ſeront traités bis.
Tous les mannequins révoltés, bis.
Tous les mangeurs d'humains,
Grands, rois & calotins
Vive &c.

L'imbécille George, à Toulon, bis.
Nous donne un plat de ſa façon ; bis.

Gare, pour ce baudet,
La fenêtre à Capet.
Vive &c.

Mandrin Pitt & frère Cobourg, bis.
A la main chaude, à votre tour, bis.
Grands rois du temps jadis,
Serez tous raccourcis.
Vive &c.

Des ſans-culottes c'eſt la loi bis.
De ne plus ſouffrir aucun roi. bis.
Volons tous aux combats,
Tous ces gredins à bas.
Vive &c.

Lorſque un peuple entier eſt debout, bis.
Bientôt il vient à bout de tout; bis.
Du gibier couronné
Ne fait qu'un déjeûné.
Vive &c.

Air: De la Croiſée.

DES habitans de ce hameau
Ami ſûr & guide fidèle,
J'étois Paſteur d'un grand troupeau:
Mais, las, Paſteur ſans paſtourelle.
Le nouveau code m'a permis
De faire une tendre folie,
Et de mes aimables brebis,
J'ai pris la plus jolie. bis.

HYMNE
A LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Air : Vous qui d'amoureufe aventure.

FRANÇAIS ! il faut que tu révères
Le jour qui t'a régénéré,
Celui qui purgea cette terre
D'un vil defpotifme abhorré.
Que ce jour, ce grand jour qui vit naître la
République,
Soit par-tout célébré par des chants, des jeux
& des concerts.
Puiffe cette fête civique
Servir d'exemple à l'univers.

Soleil ! aftre commun du monde,
Toi qui ramènes ce beau jour,
Daigne par ta clarté féconde,
Vouloir en prolonger le cours.
Que ce jour, &c.

Fuis loin de nous, règne funefte,
Règne de la captivité !
Chez nous, fous la voûte célefte,
Retentit le mot liberté.
Liberté ! liberté ! Déeffe de notre Patrie !
Sois l'effroi des tyrans qui ne tentent qu'à nous
affervir !
Dis-leur ta devife chérie :
Vivre libre ou plutôt mourir.

LE SALUT DE L'EMPIRE.

Air : Vous qui d'amoureuſe aventure.

VEILLONS au ſalut de l'empire,
Veillons au maintien de nos droits.
Si le deſpotisme conſpire,
Conſpirons la perte des rois.
Liberté ! liberté ! que tout mortel te rende hommage.
Tyrans ! tremblez, vous allez expier vos forfaits ;
Plutôt la mort que l'eſclavage,
C'eſt la deviſe des Français. (bis.)

Du ſalut de notre patrie,
Dépend celui de l'univers ;
Si jamais elle eſt aſſervie,
Tous les peuples ſont dans les fers.
Liberté ! &c.

Ennemis de la tyrannie,
Paroiſſez tous, armez vos bras !
Du fond de l'Europe avilie,
Marchez avec nous aux combats !
Liberté ! liberté ! que ce nom ſacré nous ralie !
Pourſuivons les tyrans, puniſſons, puniſſons leurs forfaits !
Nous ſervons la même patrie,
Les hommes libres ſont français.

Triumphgesang

von

Gottfried Jacob Schaller.

Mel. Wachet auf! ruft uns die Stimme.

Uns're Leiden sind zu Ende!
Frohlok't und hebet Herz und Hände,
Heb't dankend sie zum Herrn empor.
Witwen! Waisen! Kinder! Greise!
O wer nur Mensch ist, sing' und preise
Den Herrn mit uns im Feierchor.
Vorbei ist das Gefecht
Für freier Menschen Recht.
Gott bedräute den wilden Krieg:
Sein Donner schwieg,
Und Friede lächelt uns und Sieg!

Zahllos, wie der Sand am Meere,
Umstürmten uns der Feinde Heere,
Und dürsteten nach unserm Blut.
Weib und Kind und Greis zu tödten
Und seine Hütte zu veröden —
Dies schwur dem Freien ihre Wut.
Doch lacht' er jeder Noth,
Und schwur: Sieg oder Tod!
Gott bedräute den wilden Krieg:
Sein Donner schwieg,
Und Friede lächelt uns und Sieg!

Meuter, in des Feindes Solde,
Verblendeten mit schnödem Golde
Der Einfalt und des Geizes Sohn;
Heuchler in dem Schafsgewande
Erregten Zwist im Vaterlande
Im Namen der Religion —
Und ihrer Tigerwut
Flos unsrer Brüder Blut.
Gott bedräute den wilden Krieg:
Sein Donner schwieg,
Und Friede lächelt uns und Sieg!

Unter Hunger, unter Blösse
Und unter Frost und Hiz' und Nässe
Bestanden wir den schweren Kampf.
Berg' und Flüsse, See'n und Meere
Verachteten die tapfern Heere;
Und Kugelsaat und Pulverdampf
War ihrem Mut nur Spott;
Denn für sie kämpfte Gott!
Gott bedräute den wilden Krieg:
Sein Donner schwieg,
Und Friede lächelt uns und Sieg!

Des Triumphes Psalm erschalle
In dieses Tempels heil'ger Halle.
Triumph! der lezte Feind erliegt!
Freudeglühend danken, danken
Dir, Weltbeherrscher! alle Franken;
Denn uns're Freiheit ist ersieg't!
Die Fesseln sind entzwei!
Triumph! wir sind nun frei!
Gott bedräute den wilden Krieg:
Sein Donner schwieg,
Und Friede lächelt uns und Sieg!

Des Triumphes Psalm erschalle!
Zernichten wolten sie uns alle:
Izt sind wir grösser, als zuvor!
Ihnen solten wir uns schmiegen:
Izt müssen sie nach uns sich fügen,
Und seh'n gebeugt an uns empor.
Der Freie war ihr Spott;
Doch ihn erhöhte Gott!
Gott bedräute den wilden Krieg:
Sein Donner schwieg,
Und Friede lächelt uns und Sieg!

Jeder freie Franke — höre,
Gott! dis Gelübde! jeder schwöre
Heut' heiligst: Freiheit oder Tod!
„Nur fürs Vaterland zu leben,
„Und Haab' und Blut ihm hinzugeben,
„Wenn man ihm neue Fesseln droht!“
Dies, Vater der Natur!
Dies ist des Freien Schwur.
Siegle dieses Gelübde, Gott!
Troz Kampf und Noth,
Schwört jeder: Freiheit oder Tod!

Friedens-Kongreß zu Rastadt.

Und es geschahe, als Buonaparte dies alles vollendet hatte, da versammelten sich die Reichsfürsten und andere Gesandten in einer Stadt, die da heißet Rastadt, und hielten einen Rath wie sie das Reich mit List fiengen und tödteten.

Römisches Reich.

Meine Seele ist betrübt bis in den Tod.

Geistliche Kurfürsten.

Warlich! warlich! ich sage Euch, einer unter uns wird mich verrathen.

Buonaparte.

Wir haben ein Gesez und nach diesem soll er sterben.

Preußen.

Was wollt ihr mir geben? . . . . .

Herzog von Braunschweig.

Den ich küssen werde, der ists.

Schweden und Dänemark.

Und ihre Augen waren voll Schlafs.

Hessen.

Könnet ihr nicht eine Stunde mit mir wachen?

Toskana.

Der Geist ist willig, aber das Fleisch ist schwach.

Die Reichsstände.

Wollet ihr schlafen und ruhen, so schlafet und ruhet, denn siehe die Stunde ist da, daß das römische Reich überantwortet werde, in der Sünder Hände.

Sardinien.

Da verließen ihn seine Jünger und flohen.

Pabst.

Stecke dein Schwert in die Scheide, denn wer das Schwerdt nimmt, soll durch das Schwerdt sterben, und der Hahn krähete zum 3ten Mal, und Petrus weinete bitterlich.

Neapel.

Glaubst du nicht? daß ich schicken könnte mehr denn 12 Legionen, wie würde aber die Schrift erfüllet, es mußte also geschehen.

Moscau.

Was hat er denn Uebels gethan?

England.

Ich finde keine Schuld an ihm.

Frankreich.

Sein Blut komme über uns und über unsere Kinder.

Cisalpinien.

Laßt ihn kreutzigen!

Holland.

Laßest du ihn los, so bist du des Kaisers Freund nicht.

Kaiser.

Er ließ ihn geißeln, und überantwortete ihn, daß er gekreutzigt würde.

Spanien.

Auf diesen Tag wurden sie Freunde.

Belgien.

Weinet nicht über mich, sondern über Euch und eure Kinder.

Portugal.

Und sie zwangen ihn, daß er sein Kreutz nachtrug.

Venedig und Modena.

Und sie hiengen ihn zwischen 2 Schächer, den einen zur Rechten, und den andern zur Linken.

Bischöffe.

Und sie warfen das Loos über meine Kleider, und theilten sie unter sich.

Mönche.

Und sie neigten das Haupt, und gaben den Geist auf.

Baiern.

Sie legten ihn in ein neu Grab.

Genua.

Es ist vollbracht.

Adel von Frankreich.

Und als sie sahen, was da geschehen, so schlugen sie an ihre Brust, und sprachen: Gott sey uns armen Sündern gnädig!

Reichsarmee.

Wie er sagte: ich bins, wichen sie zurück und fielen.

Kaiserliche Armee.

Laßt diese gehen. Und sie wichen zurück und liefen aus lauter Angst alle davon.

Stammbaum

der

Näppel Bonenbartschen Familie.

Politische Koncertanzeige.

Preis 2 Gr.

1814.

10

Als einst die Welt ganz fertig war,
Und nichts mehr war zu schaffen,
Zum erstenmal die Sonne klar
Beschien die jungen Affen,
Die eben ihren ersten Spaß
In ihrem Leben trieben,
Bey ihrem süßen Apfelfraß
Sich zärtlich wollten lieben;
Weil sie der Schöpfung Meisterstück
Damals allein noch hießen,
Eh ihr unschuldig kurzes Glück —
Die Menschen dann verstießen.
Zu jener Zeit, wie lang es ist,
Das kann man nicht gleich sagen,
Darüber streitet mancher Christ
Noch jetzt in unsern Tagen.
Genug, die Welt war damals neu,
(Wie jetzt das Glück auf Erden)
Kein Haase ward durch Jäger scheu,
So wirds nie wieder werden.
Nun damals, als der erste Thau
Die ersten Blumen tränkte,
Und sich das erste Abendgrau

Zur jungen Welt sanft senkte,
Da war gleich Adam bey der Hand
Aus einem Erdenklosse,
Der als des Todes Unterpfand
Stieg schnell aus seinem Schoosse;
Doch ward das Herz gar bald ihm schwer,
Er fand nicht seines Gleichen,
Und Sehnsucht quält den Menschen sehr,
Das könn'n wir nun bezeugen.
Da ward sein Evchen ihm gesandt,
Die Zeit ihm zu verkürzen,
Und daß sie sie gut angewandt —
Mit lieben und mit scherzen,
Bewieß, daß bald an ihrer Brust,
(Auch ist das so geblieben)
Ein kleiner Cain dann mit Lust
Die Stunden hat vertrieben.
Drauf kam ein kleiner Abel an,
Ein sanfter guter Knabe.
Der Erste baute Rüben an;
Doch mit dem Hirten-Stabe
Trieb Abel seine Schäfchen aus,
Mit freundlichem Gemüthe,
Wobey sein Bruder Obenaus
Im Zorn gar oft entglühte,
Daß ihm sogar der Bösewicht,

Wie jetzt in unsern Zeiten,
Sein schönes helles Lebenslicht
Vom Tod entzwei ließ schneiden.
Und so geschah der erste Mord
Auf dieser Erdenrunde;
Doch erbt er leider schrecklich fort
Bisher zu dieser Stunde.
Sehr groß ward nun der Menschen Zahl,
Besonders Cains Kinder;
Es mehrten sich zur eignen Quaal
Viel groß und kleine Sünder.
Man strebte nach Glückseligkeit —
Und würgte tausend Brüder;
Man sprach wie jetzt: von beßrer Zeit,
Doch war'ns nur alte Lieder!
Des Cains Enkel gingen weit
Vom Morgenland ins Weite,
Mit ihnen ward das Land bestreut,
Man merkt die Spur noch heute,
Wo sich einst ihrer Sippschaft Macht
Hat damals eingefunden;
Ja dieses Stammbaums erste Nacht
Hat dorther sich entwunden.
Denn nach Italiens schöner Flur,
Nach Corsikas Gefilden,
Fand Cain einst gewiß die Spur,

Das kann man sich einbilden!
So lebte denn vor uns die Welt,
Vor vielen tausend Jahren,
Wie jetzt, sie ward ums Glück geprellt,
Sie hats, wie wir, erfahren.
Die Hoffnung rief: habt nur Geduld,
So kann es nicht mehr bleiben!
Die Vorzeit war an allem Schuld,
Die müssen wir vertreiben;
Von Morgen geht der Glücksstern auf,
Der Himmel wird nun heiter,
Die Zeit beginnt neu ihren Lauf;
Und was dergleichen weiter.
So wogt' und jährte immerdar
Die Menschheit auf und nieder,
Es schwand die Zeit von Jahr zu Jahr,
Sie kam oft schlechter wieder.
Was von Jahrhunderten erbaut,
Was einst zum Wohl gestiftet,
Worauf die Menschheit fest getraut,
Das ward oft schnell vergiftet,
Durch Tyranney und Cains-Blut,
Der Stammbaum wird das zeigen.
Er ist historisch ächt und gut,
Hat wenig seines Gleichen.
Ihn kennt die jetz'ge arme Welt,

In der er ist entsprossen,
Wo wie ein Pilz er hingestellt,
Vom Glück allein begossen.
Schon an der Wurzel dünkt ihn Blut,
Daraus kann man leicht schließen —
Was auf den Zweigen gar für Brut
Als Blüthen mußten sprießen.

„Ein Fleischer, der sonst Bona hieß,
„Ajaccio nennt sichs Städtchen
„In Corsika, wo man auch prieß
„Die Treue aller Mädchen,
„Der lieh dem König Theodor
„Einst Geld, und dieser brachte
„Den Meister Bona so empor,
„Daß er kein Kalb mehr schlacht'te.
„Er ward zum Edelmann ernannt,
„Veränderte den Namen;
„Und daher stammt nun wie bekannt —
„Der Bonenbar'sche Saamen.

„Carl Bonenbart, des Fleischers Sohn,
„Das Köpfchen schon voll Pfiffe,
„Der wagte kühn sein Spåschen schon,
„Ersann schon kleine Kniffe.
„Gieng nach Italjen, wo er dreist,

„Man denke, wie bescheiden,
„Schon ganz in seines Sohnes Geist,
„Dem man jetzt dankt die Zeiten,
„Gab sich für einen Bonenbart,
„Wie da schon viele waren,
„Kühn aus; doch ach! das war zu hart,
„Was ihm da wiederfahren.
„Die Bonenbarts, von altem Stamm,
„Verspotteten den Schwachen,
„Und meinten: aus dem Fleischerlamm,
„Da wär nicht viel zu machen.

„Die Wittwe Ramiljoni nahm
„Herrn Fesel sich zum Gatten,
„Von dem zwey Kinder sie bekam,
„Die viel Talente hatten.
„Sie war geboren in der Schweiz,
„Aus Basels schönen Auen;
„Wo jetzt die Deutschen mit dem Kreuz
„Neu ihre Freiheit bauen. —
„Ihr Herr Papa, du lieber Gott!
„Wer kann denn immer geben?
„Der machte dreimal derb Banq'rott,
„Um dann recht gut zu leben.
„Ein Söhnchen war die erste Frucht,
„Das diese Ehe zierte,

„Er ward ein Mann, der sehr gesucht,
„Den Stab der Kirche führte.
„Das zweite Kind, Lätitia,
„Ein Mädchen schön und bieder,
„Was man aus dieser Liebe sah,
„Singt jetzt noch heil'ge Lieder.

„Carl Bonbart und Lätitia,
„Die lernten sich bald kennen,
„Die Liebe war gleich mächtig da,
„Sie konnten sich nicht trennen.
„Fest wand Herr Hymen nun sein Band
„Um ihre treuen Herzen;
„Doch bald bekam Carl, wie bekannt,
„Am Kopfe viele Schmerzen.
„Denn ein Herr Graf, gar Gouverneur,
„Schlich oft zum jungen Weibchen.
„Geschieht gleich so was jetzt nicht mehr,
„Sonst gab es solche Täubchen,
„Die ihrer Ehe schwere Pein
„Versuchten zu versüßen,
„Die, war'n sie einsam und allein,
„Sich willig ließen küssen.
„Aus diesem treuen Eheglück
„Entsprossen viele Früchte,
„Von denen später Enkel Blick
„Wird lesen die Geschichte.

„Bey Toulon sich zur Ehe,
„Doch ward sie so von ihm geplagt,
„Daß ich es frey gestehe:
„Sie starb aus Kränkung, Gram und Noth,
„An Folgen böser Stunden,
„Von denen endlich noch der Tod
„Sie glücklich hat entbunden.
„Drauf nahm er die geschiedne Frau
„Von einem Handlungsdiener.
„Da blieb der Ehe Himmelblau,
„Die Eintracht, frisch und grüner.

„Das vierte Söhnchen Ludwig ist
„Schön von Figur zu schauen,
„Auch fehlts ihm nicht an Kopf und List
„Sein Glück sich selbst zu bauen.
„Er nahm von Näppel Bonenbart
„Die Stief-Mamsell zum Weibe,
„Damit sich solche seltne Art
„Zusamm'n die Zeit vertreibe.

„Hieronimus, die fünfte Frucht
„Auf dieses Stammbaums Zweigen,
„Hat viel sich in der Welt versucht —
„Doch mußt er sehr oft weichen.
„Er war auch in Amerika

„Die Handlung da zu treiben,
„Er sah ein schönes Mädchen da,
„Die wollt auch bey ihm bleiben;
„Allein der Näppel Bonenbart
„Stieg jetzt zum Richter-Amte,
„Und der beschloß in seinem Rath,
„Weil Lieb' in ihm stets flammte,
„Daß kein Gefühl in einer Brust
„Eh'r sollte freudig schlagen,
„Man müßte erst zu dieser Lust —
„Nach der Erlaubniß fragen.
„Und so mußte Hieronimus
„Die Liebe unterdrücken,
„Der Welt und sich selbst zum Verdruß —
„Sein treues Weib fortschicken.

„Nun kam Mamsell Elise an
„Zu ihrer Eltern Freuden.
„Sie nahm sich einen jungen Mann,
„Der schuf ihr viele Leiden;
„Denn er war leichter, als der Wind,
„Ein Spieler sonder gleichen,
„Für Schelmereien gar nicht blind,
„Um sich da groß zu zeigen.
„Er war nur eines Webers Sohn,
„Fromm zu Marseille erzogen,

Miserere von Vandamme, Terzett, gesungen von Ostermann, Kolloredo und Kleist.

Die sauern Trauben, oder Prag und Berlin sind kein Gewinn. Ein musikalisches Duodrama, vorgetragen von Lichtenstein und Tauenzien.

Das Gastmahl von Jüterbogk. Ein Solo mit Kartätschen, gesungen vom Kronprinz von Schweden.

Die Michaelis-Messe zu Leipzig. Duett, gesungen vom Fürsten Schwarzenberg und Blücher, mit Begleitung des ganzen Orchesters.

Hanauische Abschieds-Caressen und Frankfurter Denkzettel. Nach der Melodie: Ach, du lieber Augustin u. s. w. Gesungen von Wrede.

Die immerwährende Abwechslung dieser Stücken mit Springmärschen der ihrem Vaterlande zueilenden Weltenbezwinger, hat außerordentlich viel zum schönsten Freudentaumel des Publikums beigetragen.

Die hohen Unternehmer haben auf den laut geäußerten Wunsch des Publikums beschlossen den 2ten Theil ihres, mit allgemeinem Beifall aufgenommenen Concerts, jenseits des Rheins zu executiren.

Gesang

zur Verehrung des höchsten Wesens auf den dazu durchs Gesez bestimmten 20sten Wiesenmonat, gesungen von den Gemeinden Hunspach, Hofen und Ingolsheim.

Das Chor singt allein.

Ehrfurchts voll, Menschen! singt dem Gott
Durch den auch ihr geworden,
Noch folget seinem Machtgebott
Der Weltbau aller Orten,
Von unser keinem ist er fern
Lobsinget Menschen, singt dem Herrn
Er herschet über alles.

Die Gemeinden beym Zug vom Hauß des Bürger Mairs.

Höchstes Wesen! wir singen dir
Und preisen deine Stärke,
Unendlich bist du für und für
Und groß in jedem Werke.
Was nie ein Mensch begreifen kann,
Hast du durch deine Macht gethan
Und herrlich ausgeführt.

2. Vollkommen gut stand fern und nah
Auf dein Gebott: Es werde!
In seinem Pracht der Himmel da
In ihrem Pracht die Erde:
Du sprichst — und siehe, es geschieht
Und ohne Zahl sind im Gebiet
Der Schöpfung deine Wunder.

3. Wir singen dir, Herr aller Welt
Wir singen dir mit Freuden,
Dein Arm ists, der sie trägt und hält,
Von Anbeginn der Zeiten.
Erhalter deiner Welt zu seyn,
Kann niemand sonst, — kannst du allein!
Sie hangt an deinem Willen.

4. Nicht durch ein blindes Ungefähr
Ist sie im Stand geblieben,
Du hast ihr, Allgewaltiger!
Gesetze vorgeschrieben.
Und sie bleibt ihnen unterthan
Und weder Erd noch Sonne kann
sich gegen dich empören.

Vers, welcher am Freyheitsbaum stillstehend gesungen wird.

5. Wenn Gott Gesez und Muth erhält,
So mögen Sclaven toben,
Sie kommen nicht in freye Welt,
Die ist geschüzt von oben.
Dein Reich, o Freyheit! soll bestehn,
Laß ihren Glanz die Völker sehn
Frey von des Irrthums Nebel.

---

6. Verleih, daß jeder redlich sey,
In allem Thun und Handel;
Gerecht und frey, auch dir getreu
In seinem ganzen Wandel.
Mit Lust, o Vatter! wendest du
Dem Lande deinen Seegen zu,
Daß solch ein Volk bewohnet.

Gesang in der Kirche.

Das Chor wiederholt erst gesungenen Vers.

* Die Gemeinden auch den 1sten Vers.

2. Wo ist ein Volk, wie unser Land,
Wo, Geber aller Gaben,
Wir nicht aus deiner milden Hand
Was all' erfreun kann, haben?
Wie weißlich, Gott, vertheilst du nicht
Durch Gesetze, was uns gebricht
Um alle zu beglücken!

3. Du segnest mit voll vollster Hand
Das Jahr in Sommer Zeiten,
Du träufelst auf das ganze Land
Des Segens Fettigkeiten.
Das Furch und Fluren uns erfreun
Dazu giebt deine Huld gedeihn
Durch Sonnenschein und Regen.

4. Der fromme Landmann bringet dir
Dank für den milden Seegen;
Dir schallt sein froher Lobgesang,
Aus voller Brust entgegen.
Alles stimm in sein Lied mit ein
Und wolle dir, Herr! dankbar seyn,
Für so viel reiche Gaben.

5. Gott sey mit Euch, Gott sey mit Euch
Zum Freyheits-Kampf ausgesandt
Die ihr zur Schlacht gerüstet seyd
Sieget für das Vaterland.
Daß nach getödter Tyranney,
Euch der Dank des Volkes sey
Dann ihr seyd wahre Helden.

6. Drum singen wir mit Mund und Herz
Und preisen deine Stärke,
Und mit uns preißt dich allerwärts
Die Menge deiner Werke.
Dir o Höchster ist Niemand gleich
Dein ist die Macht, dein ist das Reich
In alle Ewigkeiten.

Nach der Rede.

Wohl denen, die am Herzen rein
Auf ihre Freyheit schauen,
Wohl denen, die auf dich allein
Und nicht auf Menschen bauen.
Sie stützen sich auf deine Macht
Sie wandlen froh und unverzagt
Thun recht und scheuen Niemand.

Höchstes Wesen! hilf mir darzu,
Hilf, daß ich frey von Sünden,
Im Frieden Gottes möge Ruh,
Für meine Seele finden.
Und pflanze deinen Sinn in mir
Damit ich Gott ergeben hier
Als freyer Bürger wandle.

Gesang

bey Anheftung der Gesez-Tafel.

Lobsingt! heut des Gesetzes Macht
Vertreibt des Aberglaubens Nacht
Und groses Irrthums Finsterniß
Der einst die Wahrheit uns entriß
Lobsinget Gott.

2. Lobsinget Gott, und dem Gesez
Das uns von Glaubenszwang erlößt.
Und von Gewissens Tyranney,
Das liebe Vaterland macht frey.
Lobsinget Gott.

3. Umfahe die Geber (des Gesetzes) mit Güte
Sey stets Ihr Helfer, und behüte
+ Tod und Vor Meuchelmördern Sie
Und deine Huld verlaß Sie nie
Die Volks-Retter.

4. Frankenvolk! ruf laut die Wahrheit
Ich erkenn: Gott, Unsterblichkeit.
Die Tugend sey der Wahrheit Zier
So sieget sie; Gott ist mit ihr
Gott ist ihr Schuz.

INVOCATION
A L'ÊTRE SUPRÊME
POUR LA PROSPÉRITÉ DE LA RÉPUBLIQUE.

Chantée à la même fête.

Air de Gossec.

Source de vérité, qu'outrage l'imposture, etc.

Arbitre des destins! suprême intelligence!
Toi, qui d'un mot créas cet immense univers,
Dieu juste et bienfaisant! les enfans de la France
Élevent vers toi leurs concerts.

Au père des humains, au Dieu de la nature
Nous offrons à l'envi nos vœux reconnoissans.
Pourrait-il parmi nous être une ame assez dure
Pour lui refuser son encens?

C'est toi, grand Dieu! c'est toi, de qui la main puissante
De notre République affermit le berceau;
Elle aparut aux rois terrible, menaçante,
Lorsqu'ils la croyaient au tombeau.

Du Rhin à l'Océan, du Texel jusqu'au Tibre,
Tu rendis tous les lieux témoins de nos exploits:
Tu montras ce que peut une nation libre,
Qui combat pour venger ses droits.

Tu guidais d'un héros la marche triomphante
Quand des tyrans d'Égypte il punit la Fureur
Sur les rives du Nil captive, gémissante,
L'humanité trouve un sauveur.

Veille sur lui, grand Dieu! contre une main barbare;
Dans ces lointains climats protège ses destins.
Le héros vertueux est le don le plus rare
Que ta bonté fasse aux humains.

Qu'Albion, que cette île en forfaits si féconde,
De tant de nations expie enfin les pleurs;
Que ce colosse affreux, qui pèse sur le monde,
Croule sous nos foudres vengeurs.

Que l'aimable olivier, digne prix du courage,
De ses rameaux touffus décore nos remparts;
Et puissions-nous bientôt voir sous son doux ombrage
Fleurir les lettres et les arts!

Mais ce n'est point assez d'embellir notre asile,
Grand Dieu! fais plus encore pour le peuple français:
Appelle à son secours la famille tranquille
Des vertus gardiennes des lois.

Pour asseoir de l'état l'éternel équilibre,
Qu'il abhorre le vice et suive l'équité;
Fais qu'il aime les mœurs, il sera toujours libre:
Sans les mœurs point de liberté.

Sous les sceptres d'airain maintenant écrasées,
Les nations, voyant tous les Français heureux,
De leurs longues erreurs enfin désabusées,
Briseront des fers odieux.

France! de tes vertus les racines fécondes
Étendront leurs rameaux chez cent peuples divers:
L'auguste liberté, planant sur les deux mondes,
Régnera dans tout l'univers.

IMPRÉCATION CONTRE LES PARJURES,

Chantée à la fête célébrée le 2 Pluviôse, an sept de la République.

RÉCITATIF.

La voix de la partie en ce jour nous appelle ;
Chacun de nous lui doit jurer d'être fidelle :
Jurons donc, par le sang de ces Républicains
Qui dans le champ d'honneur ont fini leurs destins,
Par ces héros si chers à notre ame attendrie,
D'aimer, de maintenir les lois de la patrie.
Mais, avant de prêter cet auguste serment,
Du salut de l'état redoutable garant,
N'oublions pas qu'il veut des cœurs, des bouches pures,
Et que le ciel entend et punit les parjures.

Air de l'hymne des victoires :

Fuyant ses villes consternées,
L'Ibère, orgueilleux et jaloux, etc.

Je jure de rester fidelle
Aux drapeaux de la liberté ;
A la hideuse royauté
Je jure une haine éternelle.
Grand Dieu ! si je trahis jamais
Cette solemnelle promesse,
Sur ma tête épuise les traits
De ta colère vengeresse.

Veille sur lui, grand Dieu! contre une main barbare;
Dans ces lointains climats protège ses destins.
Le héros vertueux est le don le plus rare
Que ta bonté fasse aux humains.

Qu'Albion, que cette île en forfaits si féconde,
De tant de nations expie enfin les pleurs;
Que ce colosse affreux, qui pèse sur le monde,
Croule sous nos foudres vengeurs.

Que l'aimable olivier, digne prix du courage,
De ses rameaux touffus décore nos remparts;
Et puissions-nous bientôt voir sous son doux ombrage
Fleurir les lettres et les arts!

Mais ce n'est point assez d'embellir notre asile,
Grand Dieu! fais plus encore pour le peuple français:
Appelle à son secours la famille tranquille
Des vertus gardiennes des lois.

Pour asseoir de l'état l'eternel équilibre,
Qu'il abhorre le vice et suive l'équité;
Fais qu'il aime les mœurs, il sera toujours libre:
Sans les mœurs point de liberté.

Sous les sceptres d'airain maintenant écrasées,
Les nations, voyant tous les Français heureux,
De leurs longues erreurs enfin désabusées,
Briseront des fers odieux.

France! de tes vertus les racines fécondes
Étendront leurs rameaux chez cent peuples divers:
L'auguste liberté, planant sur les deux mondes,
Régnera dans tout l'univers.

IMPRÉCATION CONTRE LES PARJURES,

Chantée à la fête célébrée le 2 Pluviôse, an sept de la République.

RÉCITATIF.

La voix de la partie en ce jour nous appelle ;
Chacun de nous lui doit jurer d'être fidelle :
Jurons donc, par le sang de ces Républicains
Qui dans le champ d'honneur ont fini leurs destins,
Par ces héros si chers à notre ame attendrie,
D'aimer, de maintenir les lois de la patrie.
Mais, avant de prêter cet auguste serment,
Du salut de l'état redoutable garant,
N'oublions pas qu'il veut des cœurs, des bouches pures,
Et que le ciel entend et punit les parjures.

Air de l'hymne des victoires :

Fuyant ses villes consternées,
L'Ibère, orgueilleux et jaloux, etc.

Je jure de rester fidelle
Aux drapeaux de la liberté ;
A la hideuse royauté
Je jure une haine éternelle.
Grand Dieu ! si je trahis jamais
Cette solemnelle promesse,
Sur ma tête épuise les traits
De ta colère vengeresse.

Le peuple en chœur.

A ce serment sacré nous nous unissons tous:
Si nous nous parjurons, Dieu puissant! frappe-nous.

Même air.

Mais il est une autre ennemie
Qui voudrait renverser nos lois;
Je jure haîne, comme aux rois,
A la sanguinaire anarchie.
Grand Dieu! si je trahis jamais
Cette solemnelle promesse,
Sur ma tête épuise les traits
De ta colère vengeresse.

Le peuple en chœur.

A ce serment sacrée nous nous unissons tous:
Si nous nous parjurons, Dieu puissant! frappe-nous.

HYMNE DES VERSAILLOIS.

Quels accens, quels transport! par tout la gaité brille;
La France eſt-elle donc une ſeule famille?
Aux lieux mêmes où les Rois étalaient leur fierté
On célébre la Liberté; (*bis*)
Eſt-ce une illuſion? Suis-je au ſiécle de Rhée?
J'entends chanter par tout d'une voix aſſurée;
Nous ne reconnaiſſons en déteſtant les Rois,
Que l'amour des vertus et l'empire des loix.

Enfans, guerriers, vieillards, épouſes, filles, méres,
Le riche citadin, l'habitant de chaumières,
Tous jurent réunis par la Fraternité,
De mourir pour la Liberté. (*bis*)
En chaſſant les Tarquins Brutus ne vit que Rome,
Pour réformer le monde. Inſtruits par ce grand homme
Nous ne reconnaiſſons &c.

Quel ſpectacle enchanteur! au nom de la Patrie
Tout s'anime, tout prend une nouvelle vie;
Le vieillard ſemble encore par ſa vivacité
Revivre pour la Liberté. (*bis*)
Et l'enfant accuſant la faibleſſe de l'âge,
S'irrite d'être jeune & chante avec courage,
Nous ne reconnaiſſons &c.

Jadis d'un oppreſſeur l'injuſte tirannie,
Aſſouviſſait ſur nous ſa fureur impunie,
Et l'homme vertueux dans la captivité,
Soupirait pour la Liberté; (*bis*)
Maintenant l'homme juſte a briſé ſes entraves,
Les Français indignés de s'être vus eſclaves,
Nous ne reconnaiſſent plus &c.

Peuples qui gémiſſés ſous un joug tirannique,
Venés voir le Français à ſa fête civique,
Comparés vos terreurs a la ſérénité
Des enfans de la Liberté. (*bis*)
Comparés à vos fers ces guirlandes légères,
Que portes, en s'embraſſant tout un peuple de frères.
Vous ne reconnaîtrés &c.

Air: *Avec les jeux dans le village.*

Vous, qui, dans ce lieu reſpectable,
Venez répéter vos ſermens;
Vous, dont le civisme indomptable
Jura la perte des tyrans,
Amis, Français, mélez vos armes
Avec celles des républicains,
Qui pourroit offrir plus de charmes
Que l'union des Citoyens?

Ces ſentimens ſi neceſſaires,
On veut un vain les affaiblir;
La france eſt un pays de frères;
Ils ſauront tous vaincre ou mourir.
l'honneur leur en preſcrit la route;
Le ciel a dicté leurs ſermens:
Il n'est point de veto, ſans doute,
Qui ſuspende ces ſentimens.

Citoyens, dans ce jour de fête,
(C'en eſt un, malgre le danger,
Puisqu'il offre, avec la tempête,
Des bras qui ſauront l'écarter.)
Dans ce jour où la gaieté brille,
Que par nous il ſoit répété:
„La France n'eſt qu'une famille
„Qui, pour mère, à la Liberté."

La France nous donna la vie;
La France fut notre berceau.
Avant que de la voir flétrie,
Elle ſera notre tombeau.
Tel eſt le ſerment qui nous lie!
Ici les dieux en ſont garans:
Périſſe plutôt la patrie,
Que d'être au pouvoir des tyrans!

CHANT DES MARSEILLOIS.

Allons, enfans de la patrie,
Le jour de gloire eſt arrivée;
Contre nous de la tyrannie,
L'étendart ſanglant eſt levé; *bis*
Entendez-vous, dans les campagnes,
Mugir ces féroces Soldats,
Ils viennent jusques dans vos bras,
Égorger vos fils, & vos compagnes.
Aux armes, Citoyens! formez vos bataillons,
Marchez, marchez, qu'un ſang impur abreuve nos ſillons.
Marchons, marchons, qu'un sang impur abreuve nos ſillons.

Que veut cette horde d'esclaves;
De traîtres, de rois conjurés?
Pour qui ces ignobles entraves?
Ces fers, dès long-tems préparés? *bis*
Français! pour nous! . . . . Ah! quel outrage
Quels transports il doit exciter!
C'eſt nous qu'on oſe méditer
De rendre à l'antique eſclavage!
Aux armes, Citoyens! &c.

Quoi! des cohortes étrangères,
Feraient la Loi dans nos foyers!
Quoi! ces phalanges mercenaire,
Terraſſeraient nos fiers guerriers! *bis*
Grand Dieu! par des mains enchaînées
Nos fronts ſous le joug ſe plairaient!
De vil despote deviendraient
Les maîtres de nos deſtinées!
Aux armes, Citoyens! &c.

Tremblez, Tyrans, & vous perfides,
L'opprobre de tous les partis!
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix. *bis*
Tous est Soldat pour vous combattre;
S'ils tombent, nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux,
Contre vous tous & prêts à se battre.
Aux armes, Citoyens! &c.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups,
Epargnez ces tristes victimes,
A regret s'armant contre vous: *bis*
Mais ces despotes sanguinaires;
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leurs mères.
Aux armes, Citoyens! &c.

Ici, on rallentit un peu le mouvement.

Amour, sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs;
Liberté, liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs! *bis*
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens;
Que tes ennemis expirans,
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, Citoyens! &c.

16.

Vaterländisches Gedicht,

über die Sitten

der alten Teutschen,

in den Rheingegenden.

Nach Tacitus Beschreibung.

Straßburg, bey Lorenz und Schuler.

1790.

Die Vorwelt starb — nach wenig Jahren
sind wir auch nicht mehr hier!
Die Nachwelt sagt von uns: Sie waren!
und sie auch stirbt, wie wir!

Alsa! *) Menschen nützten früh
deinen fetten Strand:
Ha! Jahrtausende ist er
schon ein Vaterland!

War es — ist es heute noch —
wird es ewig seyn:
Neben dir bewässert ihn
auch der stolze Rhein.

Männer voller Muth und Kraft,
wild, doch treu und gut —
Groß und stark und kriegerisch
tranken deine Fluth!

Streiften rasch durch Busch und Wald,
fällten kühn das Thier.
Griffen auch oft Nachbarn an,
raubten dort und hier.

---

*) Alsa heißt der Illfluß, von dem das Elsaß den Namen hat.

So ein Mann war fürchterlich,
wild sein Schlachtgesang.
Wenn, mit stark benervtem Arm,
er die Keule schwang.

Eine rauhe Bärenhaut
Haupt und Schultern deckt.
Wunder, daß sein Ansehn nicht
selbst die Römer schreckt!

Nicht erkannten sie dich, Gott!
Heiden waren sie:
Doch vor Götzen beugte sich
niemals auch ihr Knie. *)

Götzen — Ha! die sind ja nichts,
sprachen sie, als Stein:
Und die Gottheit schließt sich nicht
zwischen Mauern ein! **)

---

*) Sie glaubten mehrere unsichtbare Gottheiten, gaben ihnen auch verschiedene Namen, aber Bilder hatten sie nicht.

**) So urtheilten sie von den römischen Götzen und Götzentempeln.

Wie zu Sparta *), war der Mann
von dem Volk geehrt,
Den bey weissem Silber-Haar
Laster nicht entehrt.

Junge Männer horchten auf,
wenn der Greis im Rath
Von Geschichten alter Zeit
etwa Meldung that.

Unsre Väter scherzten auch
mit dem Laster nicht:
Strenge Sitten ehrten sie,
hielten sie für Pflicht.

Weichlichkeit entnervt und schwächt,
sprachen sie, den Mann,
Zieht dem raschen Jüngling selbst
Todtenblässe an.

Hartes Lager, rauhe Kost
giebt gesundes Blut;
Durch Strapatzen wächst die Kraft,
durch Gefahr der Muth.

*) Sparta, eine ehemals berühmte Stadt in Griechenland. Die Spartaner bewiesen alten Leuten besonders viele Hochachtung.

Viele Kinder — das war Ruhm,
Ehre für den Mann:
Und zu diesen nahm er oft
auch noch Waisen an.

Bey dem eig'nen Feu'r und Heerd
saß sein Sklave frey;
Fühlte selten oder nie
daß er Sklave sey!

Liebling eines Herrn seyn —
das war wohl nicht gut:
Denn er mußte, starb der Herr,
mit ihm in die Glut. *)

*
* *

Leser! wie gefällt dir nun
jenes Urvolks Bild?
Gütig — grausam — tugendhaft,
und doch schröcklich wild.

Muster sey es dir — wo es
besser war als du:
Und vor seiner Grausamkeit
schließ dein Auge zu!

*) Die alten Teutschen verbrannten ihre Todten — und das, was dem Verstorbenen in seinem Leben das Liebste gewesen war, — seine Waffen, sein Pferd, auch wohl ein Sklave — wurde mit dem Körper verbrannt, damit er es in der andern Welt wieder hätte.

Friese.

SUR LA LIGUE DES TYRANS

CONTRE LA LIBERTÉ.

Que des despotes sanguinaires
Se réunissent contre nous,
Nous ne craignons ni leur courroux,
Ni leur cohordes mercénaires,
Automates obéissans,
O vous! soldats de l'esclavage,
Qui combattez pour des tyrans,
Votre aveugle et servile rage
Résistera-t-elle à l'effort
Des défenseurs de la patrie,
Qui, pleins d'une sainte furie,
Veulent la victoire ou la mort?

Guerriers nouveaux et formidables,
Sans effroi marchez au combats:
Vous y trouverez des soldats
Par leur tactique redoutables:
Le chef qui guide leur fureur,
A conjuré notre ruine;
Il compte sur leur discipline;
Nous comptons sur notre valeur.
Allez, allez, jeunesse ardente,

Combattre aux yeux de l'Univers,
Et si vous avez des revers;
Que notre courage en augmente
Un esclave enrégimenté
Ne connoît l'honneur ni la gloire;
Le soldat de la liberté
Marche toujours à la victoire.

Liberté, fière Liberté,
Et toi divine Égalité,
Objets du culte de la France,
Ne souffrez pas que vos autels
Rougissent du sang des mortels
Dévoués à votre défense.
Montrez-vous,.. de vos traits puissans
Frappez cette horde barbare,
Et que les fers qu'on nous prépare
Enchaînent tous nos vils tyrans.

Et vous, usurpateurs habiles,
Qui vous croyez plus que des dieux,
Vous qui, de vos pieds dédaigneux,
Foulez les peuples imbécilles,
Pâlissez, tyrans! pâlissez;
Ils se lèvent désabusés,
Ceux qui rampaient devant vos trônes!
Ces peuples que vous méprisez,
Ils se lèvent... et vos couronnes
Vont tomber à leurs pieds.

VAUDEVILLE.

Air : *Tous les bourgeois de Châtres.*

Seigneurs Ariſtocrotes,
Où donc eſt le cercueil,
Qu'aux bourgeois démocrates
Préparait votre orgueil ?
Nous devions expirer, à vous entendre
dire.
Peut-être nous vous en croirons :
Peut-être en effet nous mourrons ;
Mais.... ce ſera de rire.

Gonflés d'impertinence,
Comme ſont tous les ſots,
Vous diſiez que la France
Etait ſans généraux.
Eh bien, qu'en penſez vous? Kellermann
et Cuſtine,
De leurs ſabres républicains,
Quand ils ſont la chaſſe aux faquins.
N'ont pas mauvaiſe mine.

Dédaignez-vous encore
Le brave Beauharnois?
Vous avez fait éclore

Sur ſon frons des lauriers.
Nous avons un Ajax, nous avons un Ulyſſe.
Qui prend des villes par raiſon,
Tout en rimant une chanſon,
Sans rêver à la Suiſſe.

Brunſwick et sa cohorde,
Au très-petit Condé,
Devoit prêter main-forte....
Et tout s'eſt évadé,
Voyez donc quel malheur en tout vous accompagne!
Nous vendrons vos châteaux jolis;
Vous irez bâtir, mes amis,
Des châteaux... en Eſpagne.

Vos pièces de campagne
Devaient brûler Paris:
Pour le coup, la montagne
Enfante une ſouris.
Il ne vous reſtera, pauvres ſoutiens du trône!
Que des yeux pour pleurer en vain,
Un ſac, et tout juſte une main,
Pour demander l'aumône.

Par le citoyen Lev. Ch.

Schöllh

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Schneider, Eulogius,

Simoneau's Todenfeier

Strasburg [1792]

P.o.germ. 1320 ag
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10119681-0
VD18 15348067